

Biographie

Jeanne Balibar par Florence Trédez

« Je voudrais que la vie soit une comédie musicale » s'exclame Jeanne Balibar en jetant par erreur ses cendres dans la coupelle aux olives de l'apéro. Entrer dans la tête de miss Balibar est déjà un rêve en soi digne d'un « musical » hollywoodien. Car les chansons de son nouvel album, « D'ici là tout l'été », pour la première fois toutes écrites de sa plume, révèlent un sens du tragique doublé d'une fantaisie espiègle. On passe par des montagnes russes d'émotions, des loopings de sensations, un grand huit d'images mentales dessiné par sa voix langoureuse et pleine de frissons.

Personnages esquissés, comme « Cet homme qui pleure » entr'aperçu dans le métro, et qui ressemble à tous ces mâles alpha désemparés, paumés, tentant vainement de faire le deuil de leurs masculinités toxiques (laissez tomber les gars, lisez plutôt Mona Chollet !); ou comme cet adolescent désillusionné du lycée « Louise Misère » à Clichy-sous-Bois, rencontré pendant le tournage de son premier long métrage (« Merveilles à Montfermeil »), et dont elle retranscrit fidèlement la manière cash de parler.

Lieux chargés d'histoires personnelles, tel « L'appartement témoin », qui lui fait évoquer sur un air de valse triste à la Ingrid Caven le jour où elle a fait exploser son couple et sa famille; ou ce coin de « Macadam », près de la rue des Dames, où elle décrit le client d'une travailleuse du sexe proposant de « la payer en chèques-vacances ». Visions kaléidoscopiques d'une actrice/chanteuse/réalisatrice en (grande) roue libre et en pleine forme, à laquelle n'échappe aucun détail absurdemment hilarant de la vie.

Acrobate, funambule ? Pour guider Jeanne Balibar sur le fil de sa grandiose imagination, il fallait une complice experte en légèreté profonde – ou profondeur légère –, une docteure Pop assermentée : Cléa Vincent. L'idée de réunir ces deux artistes à première vue aussi dissemblables que possible (et finalement pas tant que ça) a germé dans la tête du tourneur de l'actrice. Elle s'est avérée fructueuse. « Cléa est venue chez moi et m'a raconté des choses très intimes, raconte Jeanne Balibar. Dès qu'elle est partie, je me suis mise à écrire. Elle avait déclenché chez moi l'envie de continuer à lui raconter des trucs de nos vies de femmes. Pour moi, ça été un plaisir fou de travailler avec elle. »

En studio, la tragédienne et la chanteuse pop s'entendent comme larrons en foire. Elles finissent par composer et réaliser l'album à quatre mains, qui

sera ensuite mixé à Berlin sous l'égide de Boris Wilsdorf du groupe Einstürzende Neubauten. Grâce à Cléa Vincent, les chansons de « D'ici là tout l'été », album qui vient s'ajouter, dans la carrière musicale de Jeanne Balibar, à deux opus avec Rodolphe Burger (« Paramour », 2003 et « Slalom Dame », 2006), prennent des couleurs pop ensoleillées, acidulées, comme dans ce délicat « D'ici là tout l'été » qui raconte le désir amoureux sur une mélodie à la Jacques Demy. Au gré de l'inspiration débridée de nos tendres amazones auxquelles est venu prêter main-forte Arnaud Rebotini pour d'ébouriffantes suites d'arpèges électroniques, on navigue entre valse synthétique au tempo jazzy pour parler de la monogamie, « cette catastrophe ordinaire », dit-elle (« JTM, c'est la tuile »), ritournelle solaire aux accords synth pop 80's (« Joyusement banal ») ou encore disco-pop aux réminiscences french touch sur le thème lourd de la mort d'un ami (« Absence »). Et on tangué - pourquoi pas ? - entre conte dada féministe à la Brigitte Fontaine (« Cyndi aime la bite » chante Balibar d'un air détaché dans « Cinderella »), tango social mi-Paname mi-argentin (« Louise Misère ») ou rumba afro-électro à la Lizzy Mercier Descloux (« Divabobo »). Un voyage mouvementé donnant une certaine vision à 360 de la chanson française pop d'aujourd'hui.

Pour Jeanne Balibar, travailler avec Cléa Vincent fut l'occasion de prendre pleinement son envol en tant que songwriter. « La musique est un lieu où j'ai gagné énormément d'autonomie, précise-t-elle. Au début, lorsqu'on quêtait mon avis sur les prises de voix, je trouvais ça bizarre. Dans le cinéma ou au théâtre, on ne demande jamais aux acteurs ce qu'ils pensent, on est comme des marionnettes à l'intérieur d'une grosse machine. Avec cet album, j'ai pu m'investir de A à Z. Je suis même créditée sur certaines mélodies, ce que je trouve totalement délirant. » Grâce aussi au tempérament joyeux et tonique de sa partner in crime, l'actrice-chanteuse s'est sentie autorisée à exprimer façon open bar sa part de lumière. « Toutes les chansons ont un fond sinistre, car j'adore ça, mais grâce à Cléa, elles gardent un côté malicieux. »

Voire une bonne dose d'humour décalé : car, on le sait depuis « Merveilles à Montfermeil », comédie loufoque engagée, la comédienne est capable de toutes les audaces langagières. Comme de faire naître son double, façon Gainsbourg/Gainsbarre, dans le désopilant « June Bilobar » : une manière de tacler ceux, à l'image de son « alter ego décérébré », qui seraient tenté.e.s de fermer les yeux sur la crise climatique et d'endormir égoïstement leur conscience sous une orgie de massages ayurvédiques. Ou comme de se moquer d'elle-même dans l'étourdissant « Divabobo », où elle s'amuse à jouer avec les qualificatifs pas cool dont on l'affuble sur les réseaux sociaux : « Vous êtes une diva à la noix de coco/ une vieille junkie bobo ». Enfin, on aurait

envie de conclure ce réjouissant tour de piste par l'addictif « Encore, encore », émouvant manifeste pour une enfance éternelle. « Sauter à trampoline, sauter de la balançoire / Rigoler dans le noir, adorer ses cousines/ (...) Encore, encore, du bonheur ! » « Etre encore un enfant, c'est un bon slogan, non ? » s'interroge-t-elle. On applaudit des deux mains.